Document generated on 07/16/2025 12:07 a.m.

Liaison

La ville et ses écrivains

Paul-François Sylvestre, *Toronto s'écrit*, Édition du GREF, Toronto, 2007, 204 pages

Pierre Léon

Number 143, Spring 2009

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1470ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)
1923-2381 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Léon, P. (2009). Review of [La ville et ses écrivains / Paul-François Sylvestre, *Toronto s'écrit*, Édition du GREF, Toronto, 2007, 204 pages]. *Liaison*, (143), 58–61.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 2009

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

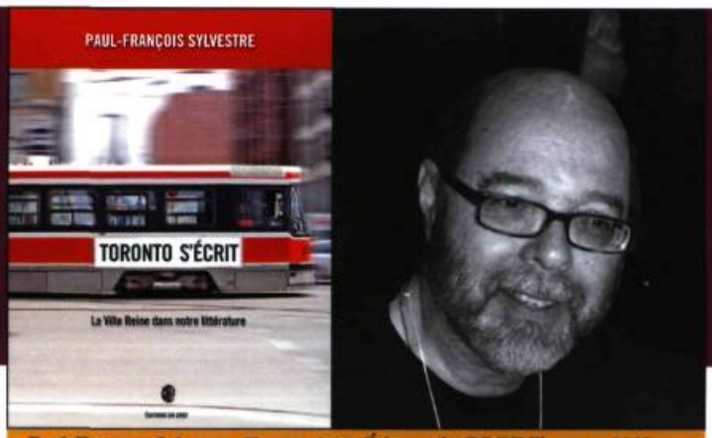
https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

La ville et ses écrivains



Paul-François Sylvestre, *Toronto s'écrit*, Édition du GREF, Toronto, 2007, 204 pages.

Pierre Léon

Toronto s'écrit. Ça commence par un calembour. Le lecteur *s'écrie* à son tour, en voyant la couverture et en feuilletant le livre: Quel bel objet! Oui, l'ouvrage de Paul-François Sylvestre est d'abord joliment fabriqué et composé. Il faut donc commencer par féliciter Alain Baudot, l'éditeur, pour un travail d'esthète. Les textes (en format 21 x 27,5 cm) sont présentés avec une large marge (6,5cm) qui, tout en aérant le corps des citations, a permis l'insertion de blocs en petits caractères, destinés à résumer ou compléter l'information, ou encore à donner la légende d'une illustration. En sous-titre: *La Ville Reine dans notre littérature.* D'où de nombreux documents écrits, plus un total de 140 photos, gravures, dessins de Toronto, bastion anglo-saxon. La ville prit son essor sous le règne de la reine Victoria et fut longtemps la capitale britannique du Haut Canada avant de devenir multiculturelle. Elle a ainsi mérité son titre royal!

L'ouvrage se propose de brosser tout d'abord un portrait de la ville. Sylvestre excelle dans ce rôle d'historien — de la naissance de la ville à son essor moderne, en passant par le Régime français et la croissance de York. Tout cela est relaté de main de maître, savant sans pédantisme, dans une prose claire et alerte, toujours accompagnée de belles illustrations. Ainsi la peinture colorée où Rex Woods a imaginé la rencontre de Champlain et d'Étienne Brûlé, au bord de la rivière Toronto (devenue Humber); ou les gravures des Archives Nationales, dont celle de Brûlé avec ses amis Hurons, guettant les Iroquois. De quoi apprendre mais aussi rêver joliment.

Chemin faisant, Sylvestre nous propose quelques extraits de textes d'historiens et certains des rares documents littéraires que l'on possède sur cette période, qui s'étend jusqu'à l'époque moderne. Tels ceux de Sylvestre lui-même, Jean-Louis Trudel, Marguerite Andersen, Daniel Poliquin et Claudette Gravel. Cette partie, essentiellement historique, constitue les quarante premières pages du livre. En complément, Sylvestre donne, en fin de volume, un Appendice sur la toponymie de Toronto, à travers ses noms de rues et monuments, une chronologie de la présence française dans la ville et des notes biographiques et bibliographiques.

Le corps de l'ouvrage comporte des textes extraits d'œuvres canadiennes, écrites en français. Une autre sélection s'est évidemment opérée pour leur choix. Elles devaient avoir pour sujet Toronto. Il est étonnant de constater la fascination de cette ville sur les auteurs, puisqu'il s'en est trouvé 140 pour en parler de manière littéraire! Dans ce choix, Sylvestre dit avoir été beaucoup aidé par Pierre Karch et Marielle O'Neil-Karch, et leur *Dictionnaire des citations littéraires de l'Ontario français depuis 1960.* L'ouvrage de Sylvestre est préfacé par David Miller, maire de Toronto, qui souligne la diversité des langues et des ethnies de Toronto, et admire la vitalité francophone au milieu de ce brassage culturel.

Tous les auteurs cités n'ont évidemment pas le même poids littéraire. Il en est de peu connus. Il serait difficile de juger de citations, souvent assez courtes, hors du contexte de l'ouvrage dont elles sont extraites. Mais le propos de Sylvestre n'est pas seulement littéraire. Ce qu'il veut avant tout c'est nous mieux faire connaître la ville par le truchement des appréciations qu'elle a suscitées. D'où une sorte de guide subjectif comportant onze points de vue différents.

1. *Premières impressions* (pp. 41-50). On y trouve l'enthousiasme d'Hélène Brodeur, l'ironie de Roseanne Runte, celle désabusée mais attendrie de Marielle O'Neill-Karch: «Toronto m'habite comme une vieille catin/ Un peu salie mais encore tendre/ Remplie d'illusions, de souvenirs, de promesses» (p. 44). En écho, la voix révoltée de Paul Savoie: «J'habite ce lieu, mais il ne m'habite pas» (p. 47). D'autres voix. Celles de Nathalie Stevens, Line Charrand, Vittorio Frigerio. Mais, dans cette partie du volume, l'une des plus belles — qui lui a valu le prix *Trillium* - est celle de Didier Leclair, dont Sylvestre donne une longue citation. En voici un extrait: «Je sais qu'aujourd'hui, ça peut paraître fou d'être amoureux d'une ville, vu qu'elles se copient toutes et se banalisent. Néanmoins, je ne peux le

Photo: Niala Todu'ab

nier, j'aime Toronto. Je suis également averti que cela n'a pas de sens, en comparaison de l'amour d'un être pour un autre. Bref, du sort qui est le mien, je suis une victime consentante » (p. 49).

2. *Toronto méconnue ou mal aimée* (pp. 51-56). Sylvestre rappelle le mythe dont souffre Toronto, méprisable, et méprisée, surtout par les Québécois. Il en donne pour première illustration un texte de Gérard Bessette (p. 51-52); puis passe la parole à un personnage de Lucile Roy : « Georges, je n'ai aucun désir d'être assimilée [en allant à Toronto] (p. 53) ». Suit tout un passage de *Noël à Cuba*, roman où Pierre Karch fait une satire, pleine d'humour, de touristes québécois se moquant de Toronto (p. 53-54). Dans un extrait de *La Nuit du Rédacteur* de Christian Bode, des Québécois s'indignent : « si les Torontois se mettent à nous voler notre langue pour en faire des manuels pratiques, qu'est-ce qui va nous rester ? » (p. 55). Le morceau de choix est un passage hautement coloré des *Chroniques tziganes* où Daniel Soha, avec son style truculent, fait dire à ses personnages tout le mal qu'il faut penser de Toronto : « L'absence de grandeur les tue [...] tout leur semble petit, mesquin, [...] les gens ont l'air mal dégrossi, rustique, grotesque [...] Toronto... une grosse bourgade, prude et prétentieuse, sans humour et sans talent » (p. 55-56).

3. *Les rues Yonge, Queen et King* (pp.57-68). Évoquant René Char et Verlaine, Sylvestre constate que les écrivains entrent souvent en fusion avec la rue. La rue *Yonge* — 1 900 km, presque jusqu'au pôle nord ! — offre un spectacle permanent de tous les échantillons d'humanité et d'habillement, quand cela n'est pas de déguisements ! On retrouve un peu les mêmes notations de pittoresque pour les rues Queen et King chez Francis Chalifour, Christian Bode, Pierre Léon, Didier Leclerc, Marc Lemyre, Marguerite Andersen. Même effervescence, même vitalité multiculturelle. Parfois une note triste : « J'ai de la misère à respirer/ dans cette mer d'étrangers/Qui m'ont encerclé/ Y a pus d'air » (Glen Charles Landry (p.67)). Mais, dans l'ensemble, c'est l'optimisme qui règne sur cette terre d'espoir canadienne.

4. *Toronto, ses quartiers, ses marchés, son cimetière* (pp.69-81). « En devenant une ville aux multiples horizons, Toronto s'est débarrassée de sa réputation de ville terne et monotone », dit Sylvestre (p. 69). Évoquant les quartiers italien, grec, chinois, et le village gai, l'auteur donne la parole aux écrivains de ces micro communautés. Ainsi, Claude Tatilon, à propos du quartier italien, Corso Italia : « Tout le mauvais goût de la péninsule italienne semble s'y être donné rendez-vous. Et pourtant ces quelques arpents ont sur moi un effet souverain. J'y retrouve, par delà l'immensité océane, la saine joie de vivre méditerranéenne » (p. 25). Anne Nénarokoff décrit Parkdale, ce quartier autrefois bourgeois, devenu populaire par l'afflux d'immigrants de tous pays. Mais ajoute-t-elle : « On n'a pas de cambriolages à Parkdale. Mais non, voyons, on est trop pauvres. On s'en va de Parkdale pour cambrioler ailleurs, Rosedale, Forest Hill... Ça, c'est des quartiers qui valent le déplacement » (p. 71). Le quartier chic de l'Annexe, Guy Mignault en dit quelques mots avec humour et ironie. Daniel Marchildon évoque les bistrots de Yorkville. Sont joliment décrits aussi les marchés Saint-Laurence et Kingston, ainsi que le beau cimetière de Mount Pleasant où l'oncle d'Aurélie Resch aimerait reposer. Mais la principale attraction de ce chapitre est sans doute le village gai. Sylvestre, orfèvre en la chosette, décrit ce village comme « une oasis de tolérance » (p. 76). Les gais y trouveront d'utiles informations, tirées de « *69 rue de la Luxure* », le célèbre roman de Sylvestre lui-même (p.76-77).

5. *Le paysage architectural de la Ville Reine* (pp. 83-92). Sylvestre affirme avec raison : « De toute évidence, l'architecture ne se limite pas au design. Elle est avant tout l'expression d'une identité collective » (p. 83). Avant 1960, Toronto était une grande ville à l'allure provinciale. On a vu alors surgir de terre le nouvel Hôtel de ville, le Toronto Dominion Center et, en 1976, la Tour CN, qui devient vite l'emblème de la ville. Hédi Bouraoui, dans son roman *Ainsi parlait la Tour CN*, fait dire à la Tour un commentaire ironique des vieilles constructions victoriennes de la ville, aussi bien que de ses gratte-ciels modernes prétentieux (p. 87). Devant la Banque Royale du Canada, toute dorée de ses cuivres, illuminés de soleil, Pierre Léon fait parler ainsi un personnage de son roman, *Sur la piste des Jolicœur* : « Les cathédrales modernes, c'est les banques. Quand tu as accepté ça, tu peux comprendre la religion d'aujourd'hui ! » (p. 85). D'autres écrivains, Vittorio Frigerio, Roger Hall. Philippe Garrigue, évoquent Queen's Park et la Casa Loma. Ce château d'opérette style Tudor, devient pour Mireille Messier le lieu d'un étrange et joli roman policier pour ados (p. 90-92).

6. *Le visage francophone de Toronto* (pp. 93-104). Sylvestre nous donne d'utiles informations sur la population francophone de Toronto. L'une des plus étonnante est d'apprendre que 32 p. 100 des francophones de la ville viennent d'une minorité raciale (p. 93). Plus surprenant pour bien des Québécois est d'admettre, ici encore, que les Franco Ontariens ne parlent pas si mal. Force est de constater que Toronto possède un théâtre, une maison de retraite, des écoles, un collège bilingue, deux postes de radio, deux de télévision, qui mènent tous leurs activités en français seulement. Sylvestre propose, sur le sujet, des extraits d'entrevues radiophoniques de François-Xavier Chamberland, des textes de Christian Bode, de Philippe Garrigue, de Claude Tatilon et de Daniel Marchildon. Il donne encore un de ces poèmes où Patrice Desbiens ne se casse pas trop la tête pour dire du mal de Toronto. Ailleurs, à propos du Salon du Livre de Toronto, un extrait gentil de Laurette Lévy et un autre, explosif, comme toujours, de Pierre Raphaël Pelletier : « Qu'est-ce qui t'a pris d'accepter d'aller à ce Salon du Livre de Toronto ! Après tant d'années, t'as pas encore compris que ce genre d'évènement te torpille les nerfs ! » (p. 101). Et puis, il fallait bien encore un peu de pub pour les Gais compagnons de Paul-François, qui cite la revue *Arc-en-Ciel* et raconte de joyeux barbeculs (p.102-103).

7. *Le multiculturalisme de la Ville Reine* (pp. 105-112). Sylvestre rappelle l'impressionnante diversité de communautés ethniques, venues principalement d'Italie, de Jamaïque, d'Inde, de Chine, du Sri Lanka, du Portugal, du Ghana, des Philippines, de la Somalie, de l'Équateur, du Vietnam, de la Russie et de la Guinée, auxquelles il faudrait ajouter, sans doute, la Grèce. Pour en témoigner, Sylvestre laisse évidemment une large place au chantre du multiculturel, Hédi Bouraoui et sa *Tour CN*. D'autres encore en attestent en prose, comme Mireille Messier et Sylvestre lui-même, d'autres en vers, tels Philippe Garrigue et Pierre Léon, dans un condensé historico-culturel (p. 106-107).

8. *Scènes de la vie gaie à Toronto* (pp. 113-118). Nous revoilà dans la pub gaie ! Pour en parler éloquemment, Sylvestre lui-même et d'autres auteurs de talent, bien connus — Nathalie

→

Stevens, Michel Ouellette — décrivent des lieux (la rue Church et la rue Wellesley) et des moments de rencontres de la faune gaie de Toronto. Sylvestre nous affirme que : « C'est à Toronto qu'on retrouve la plus grande communauté gaie LGBT du Canada » (p. 113). Tout cela est intéressant mais un peu redondant.

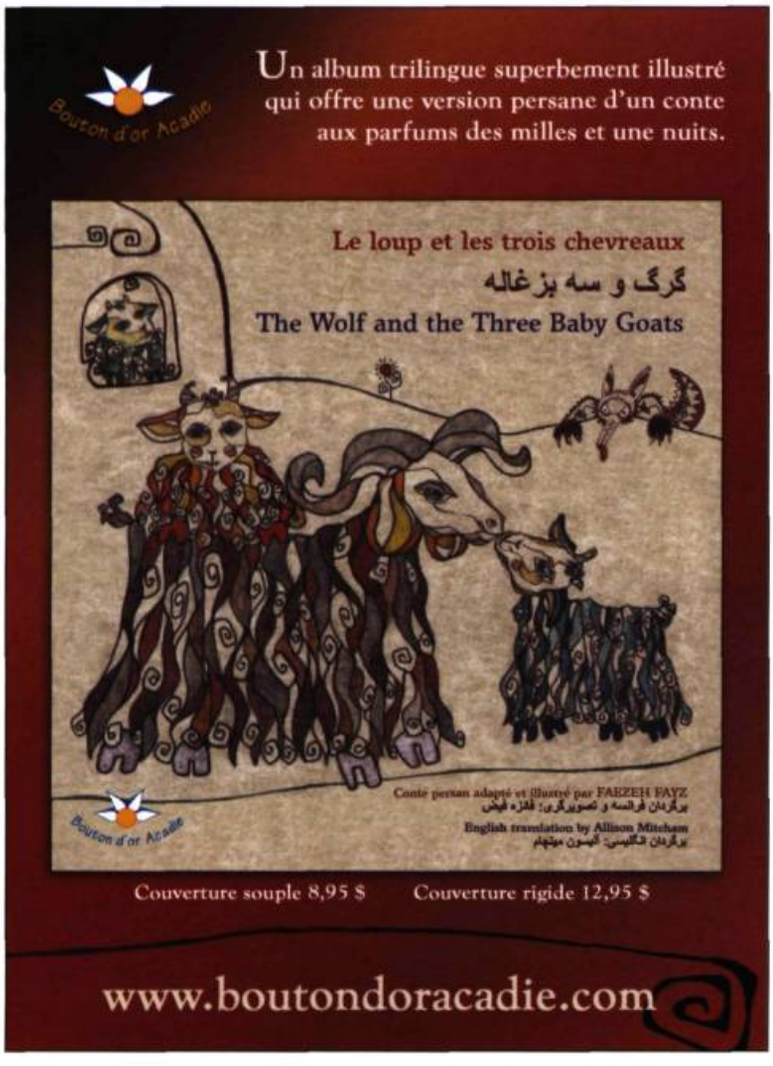
9. *La rivalité entre Toronto et Montréal* (pp. 119-123). Sylvestre met en exergue cette citation d'Antonio D'Alphonso : « Belle et grandiose, élégante et distinguée, Toronto est une grande métropole pluriculturelle. Le futur du pays ressemble plus à Toronto qu'à Montréal, qui fait parfois assez provinciale » (p. 119 et 121). Sylvestre oppose les clichés qui caractérisent les deux villes — pour le plaisir, le sport, le travail. Le mythe le plus tenace est probablement que l'on va à Toronto pour travailler et à Montréal pour vivre. Sylvestre cite plusieurs témoins de l'antagonisme entre les deux villes : André Lapierre, Jean Éthier-Blais, Christian Bode et Pierre Karch. Il fait également mention d'Antonio D'Alphonso, qui y consacre un chapitre entier dans son roman *Un vendredi du mois d'août*.

10. *Toronto synonyme de gouvernement de l'Ontario* (pp.125-130). Dans ce chapitre, Sylvestre constate que la muse politique a peu inspiré la littérature franco-ontarienne. Pourtant Toronto, employé comme métonymie des affaires culturelles de l'Ontario, a inspiré quelques écrits aux politiciens et à quelques rares écrivains, tels Daniel Poliquin, Christian Bode et Sylvestre lui-même, qui rappellent le temps où il était interdit de parler français dans les écoles francophones et la drôle de petite guerre menée contre les inspecteurs anglophones qui s'en suivait. Cette section se termine par un poème un peu laborieux de Philippe Garrigue, décrivant l'architecture du Parlement torontois : « Edifice emphatique d'un passé d'Empire » (p. 129-130).

11. *Pot-pourri à la torontoise* (pp. 131-144). Dans cette dernière partie, Sylvestre veut montrer les multiples aspects de Toronto et ses changements depuis le temps, heureusement révolu, où, comme le rappelle Marcelle Mc Gibbon, il fallait signer son nom et donner son adresse pour acheter une bouteille de vin — aussi tard qu'en 1964. Robert Godin évoque le temps où il n'y avait ni radio ni télévision française. Chaké Tchilinguirian dit qu'on appelait alors la ville : Toronto, the Good. Toute une série d'écrivains vont alors défiler pour décrire, de façon fort pittoresque, les vendeurs de sandwich, les abattoirs de cochons — d'où *Hog Town* — et une foule d'autres petits ou grands faits divers, de la construction du métro à celle d'une rue virtuelle. Il faudrait citer les textes de Vittorio Frigerio, Daniel Poliquin, Lina Chartrand, Louise Nolan, Daniel Chalifour, Hélène Koscielniak, Patrice Desbiens, Sébastien Bertrand. « Également le texte fort drôle de Marguerite Andersen imaginant la vie d'un inconnu, rencontré dans le métro. Et pour finir, l'incontournable *69 rue de la Luxure*, que Sylvestre décrit avec complaisance !

Conclusion (pp. 145-146). Sylvestre cite des entrevues, réunies par Paul Savoie, intitulées *Acte de Création*, publiées par *L'Interligne*. Il s'agit des réactions de trois écrivains torontois : Hédi Bouraoui, Aurélie Resch et Antonio D'Alphonso. Les deux premiers se montrent enthousiastes. Antonio, plus réservé dira joliment, ce jour-là : « Toronto ne me laisse pas assez d'espace pour tomber [*amoureux*] ». Sylvestre conclut : « Le choix de textes, présentés ici a reposé sur l'imagination dont l'histoire collective et les histoires individuelles se dénouent chaque jour en symbiose » (p. 146).

Toronto s'écrit est un bel ouvrage. L'idée de réunir des textes sur la ville a déjà été réalisée ailleurs. Mais c'est une première à Toronto. Elle donne un bel échantillon de la vitalité littéraire — depuis la sinistre *Hog Town* jusqu'à la capitale d'aujourd'hui, en passant par la *Ville Reine*. Sylvestre a fait, à la fois, œuvre d'historien de la ville et de sa littérature. Il a accompli un travail de bénédictin, avec son élégance et sa modestie habituelle. Il faut lui reconnaître aussi un certain don de taquiner le bourgeois en présentant des textes qui n'obtiendraient pas encore l'*imprimatur* du Vatican, et une propension immodérée à la gaieté ! Les écrivains cités lui seront reconnaissants d'avoir choisi de bons extraits de leurs œuvres. Ils devraient lui dresser un monument et les gais lui élever une cathédrale ! ||



Pierre Léon, universitaire, a publié, une centaine d'articles et, comme auteur ou co-auteur, une trentaine d'ouvrages en linguistique, phonétique, phonostylistique et sémiotique littéraire. Écrivain, il a écrit des romans, contes, poèmes et nouvelles. Il dessine, fait de la tapisserie et sculpte. Il a reçu une dizaine de prix littéraires. Ses trois derniers bouquins (Toronto, GREF) ont été recensés par Liaison : Le papillon a bicyclette *(poèmes)*, Humour en coin *(chroniques)* et L'Effrontée de Cub *(ouvelles)*.